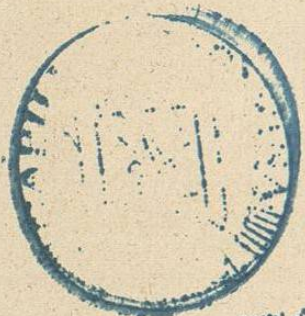


DT 350

S 79

V. 2



BIBLIOTECA PÚBLICA
DEL ESTADO DE NUEVO LEÓN

DANS
LES TÉNÈBRES DE L'AFRIQUE

CHAPITRE XXI

TROISIÈME VOYAGE AU NYANZA

(Du 18 août au 19 octobre 1888.)

M. Bonny et les Zanzibari. — Les plaintes des Zanzibari. — Harangue de Stanley. — Conversations avec Feradji et Sélim. — Ma réponse. — Récits enthousiastes sur l'abondance des vivres au Nyanza. — Nous attendons Tippou-Tib à l'île de Bounganeta. — Revue de l'expédition avant le départ. — Lettre de Jameson datée des chutes Stanley, 12 août. — Départ de la flottille. — Les rapides du Mariri. — Visite d'Ougarrououé et de Sélim bin Mohammed. — Tippou-Tib, le major Bartelot et les porteurs. — Sélim bin Mohammed. — Ma réponse à Tippou-Tib. — Sélim et les Manyouema. — Les Batoundou. — La variole parmi les Manyouema et les porteurs madi. — Deux folles. — Deux autres Zanzibari tués en maraude. — Promesses violées. — Les Ababoua et leurs armes. — Le rapide aux Guèpes. — Dix hommes tués et mangés par les natifs. — Accident de canot à Manguinni. — Le razzieur Lakki à Mambanga. — Feroudji et l'antilope. — Djabou, notre cuisinier, tué par une flèche empoisonnée. — Les chutes de Paंगा. — Autres malheurs causés par les natifs. — Rapides de Nedjambi. — Les flèches empoisonnées. — Rapides du Mabengou. — Une naissance. — Notre liste de malades. — Affection entre indigènes. — Une tornade aux Petits Rapides. — Le village de Bavikai. — Observations sur la malaria. — Choc avec les natifs de Bavikai. — Un nuage d'éphémères au Large des Hippos. — Incident à Avaiyabou. — Mort du garçon Soudi. — Résultat du vaccin sur les Zanzibari. — Zanzibari piqués par des guèpes. — Graves accidents aux rapides d'Amiri. — Nos pertes. — La variole. — La caravane se munit de vivres.

La matinée du jour qui suivit l'arrivée de la colonne à Banalya ramena forcément mon esprit sur l'affligeant et bizarre concours de circonstances rapporté dans le précédent chapitre. Je dus croire un instant que la coupe n'était pas comble, et que de nouvelles épreuves m'attendaient encore de ce côté.

Dans le livre de loch du 18 août on pourrait voir que les Soudanais et les Zanzibari de l'arrière-garde s'assemblèrent de leur propre mouvement, pour me soumettre leurs doléances. Je venais justement de lire, dans le récit officiel de M. Bonny : « Avec l'aide de Dieu je m'efforcerai de faire que l'expédition réussisse mieux que par le passé ». Ses rapports, écrits ou oraux, sa conduite ferme et décidée pendant les heures terribles du 19 juillet, son indifférence au sombre destin que pouvaient lui réserver les dangers dont il était assailli; son impassibilité presque grandiose, comme si chacune des circonstances de sa vie avait été ce qu'elle devait être, sa consciencieuse fidélité au devoir, tout cela fit que, d'un seul bond, M. Bonny s'éleva dans mon estime à une merveilleuse hauteur. Je savais que le major Barttelot avait découvert en lui des facultés remarquables, qui, par malheur pour mon jugement, m'avaient échappé jusque-là. Mais je n'eus pas plus tôt donné à un des chefs de la seconde colonne la permission de parler, qu'il m'avoua ceci : la première journée de marche vers l'est sous les ordres de M. Bonny devait être le signal de la défection complète de ses porteurs.

Je l'écoutai avec patience. — Des 101 ou 102 pagazi que je retrouvais, 60 seulement semblaient avoir quelque chance de survivre à leurs épreuves. Tous paraissaient indiciblement misérables et quelques-uns, brisés à tout jamais; on lisait sur plusieurs visages la malice, la rancune, la haine.

« Asseyez-vous, mes enfants, leur dis-je, et causons de bonne amitié »; et quand ils se furent placés en demi-cercle devant moi, et, derrière eux, mes robustes guerriers du Nyanza, je leur parlai en ces termes :

« Eh bien! pauvres amis, les jours de larmes et de lamentations sont passés. Séchez vos yeux et réjouissons-nous! Voyez les solides gaillards qui m'accompagnent; pas un ne pleure! Ils sont heureux et fiers; le plus dur de notre ouvrage est fait; ils ont vu le Pacha blanc; il leur a donné de la viande, du lait et du millet; il a loué leur courage. Pleurez, oui, mais pleurez de joie, car maintenant chacun de vos pas va vous rapprocher de Zanzibar! Je reviens du Nyanza afin de prendre avec moi ceux qui, depuis si longtemps, étaient perdus pour nous. Je vous ai retrouvés, grâce au ciel. Que le passé soit bien passé! Ne pensez plus à vos souffrances,

mais vivez dans l'espoir d'un meilleur avenir! Il me fallait aller en avant pour vous ouvrir la route et secourir le blanc prêt à succomber. Tout cela, je vous l'avais dit avant de partir; je vous avais dit que, dès que je l'aurais trouvé, je reviendrais vous porter les bonnes nouvelles. J'ai tenu ma parole; avez-vous tenu la vôtre?

« Non; vous ne m'avez pas cru! quand les fuyards de notre troupe sont retournés vers vous et, la bouche grande ouverte, vous ont dit des menteries pour cacher leur crime d'avoir déserté, vous, les oreilles grandes ouvertes aussi, vous les avez écoutés. Vous portaient-ils des lettres d'aucun de nous? Non! mais ils avaient dans leurs bagages des montres d'argent et des burnous arabes rayés d'or. Les pagazi trouvent-ils ces choses dans la forêt? Pourquoi ne leur avez-vous pas dit : Montrez-nous le lieu, nous irons avec vous, et nous en emporterons aussi? — Toutes ces choses-là, ces hommes nous les avaient dérobées, puis ils se sont enfuis avec leur butin. Ouledi Ambari a pillé ses camarades, Moa leur a volé trois montres d'argent. Charley n° 1 a choisi les meilleurs couteaux de Zanzibar, des bagues d'argent, des anneaux d'oreille en or, de beaux *kitanibi*; les manteaux arabes et les chemises du Caire, ils les ont pris dans nos ballots.... Ils vous ont fait voir tout cela, et vous avez cru que nous étions morts, que j'avais reçu dix-sept balles, que tous les blancs moins un avaient été tués, et que celui qui restait s'était sauvé du côté d'Oudjidji. Oh! gens de peu d'entendement!

« Quoi, près de 400 Zanzibari et 6 blancs, tous morts, sauf quelques-uns, et ces quelques-uns allés à Oudjidji, au lieu de revenir vers vous, leurs frères et amis? Et vous avez cru cela? Je croyais les Zanzibari moins simples; j'en ai vu de plus avisés en mon temps!

« Et si je n'étais pas mort, comment avez-vous pu penser que je vous aurais oubliés, vous et mes fils blancs que j'ai laissés avec vous! Vers qui serais-je venu, sinon vers mes enfants, si j'avais été dans la détresse ou incapable d'aller plus loin? Ne pas me voir arriver était une preuve que nous allions de l'avant et faisons bon ouvrage. Voyez! les voleurs, les déserteurs, ne sachant où s'enfuir, sont bien retournés ici!

« Oui, je sais comment cela vous est venu! Vous êtes restés à pourrir dans le camp couchés sur le dos, tournant et ressas-

sant, jusqu'à ce que la tique ait creusé son trou dans votre cervelle, la même idée dans votre tête, l'idée que vous étiez perdus. Satan vous a fait rêver des maux et de la mort. Vous vous êtes endurci l'esprit, et vous avez été cruels envers vous-mêmes. Au lieu d'aller trouver les petits maîtres, de leur exposer vos chagrins et vos plaintes, vous avez dit *Mambou Koua Mougou!* C'est la volonté de Dieu! Nos maîtres ne se soucient plus de nous: nous ne nous soucierons pas d'eux.

« Voyons, Feradji, tu es le capitaine de ces porteurs. Quelles plaintes as-tu à faire : les blancs t'ont-ils maltraité?

— Non, mais ils ont maltraité quelques-uns de mes hommes.

— Lesquels?

— Des Zanzibari qui n'étaient pas assez actifs et *tchap a tchap*.

— Que leur ont-ils fait?

— Ils les ont frappés de verges.

— Mais pourquoi les blancs voulaient-ils que vos hommes fussent plus *tchap a tchap*? Est-ce qu'il y avait alors beaucoup d'ouvrage?

— Non; quand le vapeur est parti, nous n'avons pas eu grand'chose à faire. Tasser la terre des retranchements, nettoyer le camp, couper du bois, pendant la nuit monter la garde; mais les (paresseux et inutiles) *goï-goï* ne voulaient pas répondre quand on les appelait. Alors les blancs s'impatientaient et criaient plus fort. Alors les *goï-goï* arrivaient entement, paresseusement, petit à petit, et disaient qu'ils avaient mal à la tête, ou au dos, à la poitrine, ou aux pieds, partout. Alors les maîtres se fâchaient et disaient : « Ça, ce n'est pas vrai. » Et tous les jours c'était la même chose!

— Mais nettoyer le camp, aller chercher du bois, monter la garde la nuit, est-ce donc beaucoup d'ouvrage pour une troupe de 250 hommes?

— Ce n'est aucun ouvrage.

— En a-t-on puni d'autres que les *goï-goï*?

— Non, excepté les voleurs.

— Y a-t-il eu beaucoup de voleurs?

— Tous les voleurs de Zanzibar, je crois, s'étaient engagés dans ma troupe.

— Non, pas tous, Feradji! j'en avais quelques-uns dans la mienne, puis il a bien fallu en laisser à la côte! »

On rit. « Tu dis vrai, repart Feradji, mais il nous en restait assez. Baguettes de laiton, cauris, nippes, tout disparaissait : les Zanzibari accusaient les Soudanais; les Soudanais dénonçaient les Somali, et les Somali les Zanzibari; puis le tour recommençait. Prenez n'importe quoi, mettez-le sous votre oreiller, roulez-le dans votre natte ou faites-en un tout petit paquet à mettre sous votre tête, et voilà, le matin, ça n'y est plus. Vrai, je croyais qu'on finirait par me voler les dents!

— Tes blanches dents, Feradji! ça ne s'achète pas!

— Non, louange en soit à Allah! elles sont nées avec moi: mais on a grand raison de se défier des voleurs.

— Mais dis-moi, Feradji, ils volaient donc toujours?

— Oui; la faim les y poussait. La faim a tué le grand lion de la fable; la faim tue le plus fort des hommes.

— La faim! puis-je te croire? La faim? quand j'ai vu tant de champs de manioc par ici!

— Le manioc, maître! Ça va bien pendant un temps, mais il y faudrait un peu de sauce.

— De la sauce? Que veux-tu dire?

— Le manioc, le manioc tout sec, sans autre chose, manioc le matin et à midi et le soir, toujours le manioc, rien que le manioc et ni sel, ni poivre, ni poisson, ni viande, ni huile, ni beurre, ni graisse d'aucune sorte pour lui aider à descendre le gosier, ... ça finit par ne plus passer. Aujourd'hui ou demain, donne à l'appétit quelque chose de nouveau à voir ou à sentir avec le manioc, et le Zanzibari est content. Sans ça, un beau jour l'estomac ferme sa porte et ne veut plus rien prendre, et voilà, l'homme meurt!

— Je comprends, mais j'avais laissé du sel dans le magasin. C'est pour acheter du poisson, des bananes, de l'huile de palme que nous avons apporté le cuivre, les cauris, les perles, le sel.

— Ah! voilà, tu arrives au point, maître.... Quelquefois, très souvent, il se passait bien des jours sans qu'on nous donnât!

— Mais il y en avait d'emmagasiné; sûrement les blancs avaient quelque raison pour ne pas vous en donner?

— Les voleurs encore, qui prenaient des haches et des

cognées et les vendaient aux indigènes pour du poisson. Ceux avec lesquels ils partageaient leur poisson refusaient de dire qui étaient les voleurs, et alors nous n'avions plus ni cauris, ni baguettes de laiton.

— Mais après tout, Feradji, quand même le manioc tout seul serait sec, comme tu dis, c'est une fort bonne nourriture. De Banana aux chutes Stanley, tous les noirs ne vivent que de manioc; tous les Zanzibari qui autrefois m'accompagnèrent au Congo en ont vécu pendant six ans. Je ne puis comprendre pourquoi le manioc aurait tué cent de vos hommes en onze mois. Quand sont-ils tombés malades ?

— A ton départ, il y en avait déjà une douzaine, les uns avaient des ulcères, les autres souffraient des entrailles ou de la poitrine. Quelques-uns guérissent, mais au bout de quatre semaines plusieurs de nos porteurs dépérissent; il y en eut qui devinrent toujours plus faibles, toujours plus maigres; puis ils sont morts et nous les avons enterrés. Quand les autres arrivèrent de Bolobo, nous ne leur ressemblions plus du tout : nous du campement de Yambouya, nous étions étiques et mourants, et eux, gros et forts. Mais, un mois après, à leur tour ils commencèrent à souffrir; et puis on en enterra un, deux, quelquefois trois en même temps. Au bout de quelques semaines il n'y avait plus aucune différence entre les gens de Bolobo et ceux de Yambouya.

— Mais de quoi donc mouraient-ils ? Avez-vous eu quelque maladie : choléra, petite vérole, fièvre ou dysenterie ?

— Non, nos hommes ne sont morts d'aucune de ces maladies. Peut-être les Somali ou les Soudanais ne se faisaient-ils pas au climat; mais ce n'est pas le climat qui a tué les Zanzibari.

— Tu dis donc que ce n'est ni la courbache, ni le trop de travail, ni le choléra, la petite vérole, la fièvre, la dysenterie ou le climat ?

— Rien de tout cela n'a fait mourir les Zanzibari.

— Sont-ils morts par les balles, la corde, le poison ? Y en a-t-il eu de noyés ?

— Non; on ne punissait jamais l'homme sage et de bonne conduite, et toutes les semaines nous avions un jour de repos.

— Eh bien, au nom du prophète Mahomet, jette un coup d'œil sur les quarante hommes assis là-bas à part. Regarde leurs

gros yeux, leurs joues creuses, leur cou maigre, chaque côte faisant saillie sur leur corps, les millions de rides sur leur front à peau toute ratatinée. Tu les vois ! D'où vient qu'ils sont dans cet état ?

— Dieu le sait.

— Ils dépérissent tous les jours davantage et vont bientôt mourir.

— C'est vrai.

— Voyons, donne-moi ton idée : qu'est-ce qui peut les tuer ?

— Je ne le sais pas, maître; c'est peut-être leur destinée.

— Bah ! Dieu a beaucoup fait pour toi. Il t'a donné des yeux, des mains pour toucher, des pieds pour marcher, un bon estomac pour digérer, et la raison pour te conduire à travers ce bas monde. Ne dis pas que Dieu a donné la force aux hommes pour les faire se dessécher ensuite de cette façon : j'en cherche la raison et je la trouverai. »

« A ton tour, Sélim, fils de Réchid ! Le fils d'un père sage doit être sage aussi. La mort est parmi vous, et je veux savoir pourquoi. Comment se fait-il que toi et les tiens, restés au camp toute une année, ayez perdu plus de vies que nous pendant presque le même temps au milieu des forêts épaisses, en dépit de la faim qui nous pressait, en dépit du rude travail qu'il nous fallait accomplir ?

— Je ne suis pas un sage, répondit modestement Sélim. Je ne suis pas un sage, et le monde entier le sait. Je ne suis qu'un tout jeune homme, un porteur qui, pour une petite paie, doit charroyer son fardeau à travers les contrées des païens. La force que j'ai, je la mets entière au service du maître de la caravane. Il nous est arrivé des choses bien amères pendant que tu étais au loin. Mon frère est mort. Tu dois savoir que de l'eau et du manioc tout sec, ce n'est pas assez pour un fils d'Adam. Si nos parents et nos amis sont morts, le manioc doit y être pour quelque chose assurément. Grâce en soit rendue à Dieu, je suis en état, et encore fort, mais en certains jours je me serais vendu comme esclave pour un bon repas ! Tout ce qui peut remplir mon ventre vide, je travaille à le trouver, et de cette façon j'ai vécu jour après jour jusqu'à ce que — loués soient Dieu et le Prophète ! — tu sois revenu parmi nous. Mais, seigneur, tous les hommes ne sont pas